

étoile africaine

Magazine des industries culturelles et créatives, de l'entrepreneuriat et des talents africains

Prix : 1500 F CFA

#003

Juillet - Août 2022

Hamed Diane SEMEGA

Un enfant du fleuve à la tête de l'OMVS



► ÉTOILE POLAIRE

COLLÉ SOW ARDO

Du grand Art



► TOP MANAGER

ANTA SECK

La force tranquille





FANDY
(Senteurs & Encens)

Parfum d'ambiance - Encens - Boîte Senteurs - Huile
de Parfum - Bougies Parfumées
Instagram : @fandysenteurs
+221773641771



éditorial

JAMAIS DEUX SANS TROIS !

Savoir, savoir-faire et transmission, ce triptyque inspire et en dit long



Nous avons senti la nécessité de nous faire accompagner par nos aînés, d'apprendre de leurs expériences et de profiter de leurs expertises pour affiner nos savoir-faire et ainsi pouvoir les transmettre à nos cadets. De cette quête est née l'idée de créer un cadre d'échanges qui a pour objet de jeter des ponts de transmission continue entre les générations africaines.

Notre plateforme étoile africaine, après la création de son site étoile africaine.com et de son magazine que vous tenez entre vos mains, a lancé les conférences «LENGE» (lingué), des rencontres de partage d'expériences. La première édition s'est tenue le 10 juin dernier en partenariat avec l'Institut français de Dakar sous le thème : "créativité face aux codes culturels". C'est pour nous le lieu de remercier nos illustres conférenciers : l'écrivaine Ken Bugul, le designer photographe Ousmane Ndiaye Dago et le commissaire d'exposition Wagane Gueye, sans oublier le public averti qui était présent.

Notre série de conférences portent le nom de «LENGE» mot wolof qui se traduit par « bâton de témoin ». Au Sénégal, ce bâton a une importance capitale dans les rites initiatiques à l'occasion de la circoncision où son rôle est de servir de fil conducteur du savoir provenant du Selbe (mentor) à l'initié. En athlétisme ce symbole vise à maintenir le flambeau de la puissance en mouvement).

Ce troisième numéro de notre magazine étoile africaine revient sur cette première édition des «LENGE» et nous fait découvrir des personnalités inspirantes qui ont en commun cette vision de partage et de transmission de savoir à la jeune génération.

Ensemble continuons à illuminer notre continent !

étoile africaine

Edition : l'ETOILE SUARL
Directrice éditoriale : Dorine GUEYE
Design et ergonomie : Laurent LUCAS
Contacts : 77 523 71 38 / 77 606 77 63
Mail : direction@etoileafricaine.com
Web magazine : etoileafricaine.com



SOMM★IRE

ÉTOILE POLAIRE

HAMED DIANE SEMEGA, (MALI)

6



DÉCOUVERTE

LES CONFÉRENCES « LENGE », (SÉNÉGAL)

9



ÉTOILE POLAIRE

COLLÉ SOW ARDO, (SÉNÉGAL)

10



ÉTOILE MONTANTE

KANI CISSOKO, (Mali)

12



ÉTOILE MONTANTE

DÉBORAH NYAMUNGABO NISMIRE, (RDC)

14



TENDANCE

RETOUR AUX SOURCES , (Sénégal)

15



TOP MANAGER

ANTA SECK, (SÉNÉGAL)

16



TOP MANAGER

IBRAHIMA DALLY DIOUF (SÉNÉGAL)

20



TOP MANAGER

GNILANE GUEYE TURPIN, (LONDRES)

22



ENTREPRENEURIAT

THIORO LASH (SÉNÉGAL)

24



ENTREPRENEURIAT

PAPA DEMBA DIOP ALIAS MBA , (Sénégal)

26



MUSIQUE

HOUNNOUVI CHRISTIAN KENÛ (BÉNIN)

28



ART VISUEL

EUGÈNE GUMIRA, (RWANDA)

30



étoile africaine

HAMED DIANE SEMEGA, HAUT-COMMISSAIRE DE L'OMVS

« Nous avons relevé le double défi de l'union et de l'intégration »

Son rêve d'enfant était d'être pilote de chasse ou avocat. Il n'est pas avocat mais en tant que juriste de formation, il évolue dans un domaine qui le passionne. D'un père malien, d'une mère sénégalaise avec des attaches en Guinée et Mauritanie, Hamed Diane SEMEGA est un véritable fils du fleuve. Ancien Ministre des Mines, de l'Energie et de l'Eau (2003-2007), ancien Ministre des Transports et des infrastructures du Mali (2007-2012), il est à la tête de l'Organisation pour la Mise en Valeur du Fleuve Sénégal (OMVS) depuis juin 2017.

Dans cet entretien accordé à « étoile africaine », le Haut-Commissaire de l'OMVS revient, entre autres sujets, sur les missions et les enjeux de cette organisation qui vient de remporter le Grand Prix Mondial Hassan II de l'eau, grâce à son engagement en faveur de la gestion d'un cours d'eau partagé pour le développement de ses Etats-membres et le bien-être des populations riveraines du bassin du fleuve Sénégal.



Monsieur le Haut-commissaire de l'OMVS, pouvez-vous nous parler de votre parcours ?

Je suis un produit de l'école malienne. Juriste de formation, je suis diplômé, en droit privé, de l'Ecole Nationale d'Administration (E.N.A.) du Mali. Après l'E.N.A., je me suis orienté vers le secteur privé minier, tenant en compte le fort potentiel du Mali en matière de ressources minières.

Le Chef de l'Etat d'alors m'a ensuite confié le ministère des mines du Mali, du fait de mon expérience dans ce domaine et j'ai très vite compris qu'une ressource naturelle bien exploitée peut-être un formidable levier de développement.

J'ai ensuite été à la tête du ministère des transports et des infrastructures avant d'être nommé Haut-commissaire de l'OMVS. C'est une fierté pour moi de diriger l'OMVS, une organisation unique en son genre, en Afrique et à travers le monde. Cela est d'autant plus vrai que nous avons relevé le double défi de l'union et de l'intégration au niveau du bassin du fleuve Sénégal grâce à la vision des pères fondateurs de cette institution et à la persévérance de nos Etats.

Justement, quelles sont les missions de cette organisation que vous dirigez depuis quelques années ?

L'OMVS a pour vocation première le développement et la mise en valeur des ressources du fleuve Sénégal. Sous cet angle, elle se concentre sur ces trois missions principales :

- ♦ créer les conditions d'un développement économique à travers tout le bassin en améliorant de façon significative l'agriculture irriguée ;
- ♦ développer l'hydroélectricité, c'est-à-dire utiliser le fleuve pour produire de l'électricité propre et bon marché ; ce qui permet d'améliorer l'offre énergétique dans l'espace OMVS. Chacun peut mesurer aujourd'hui l'importance de l'électricité pour le développement de nos Etats car, sans cette énergie, il n'y a point de développement économique ;
- ♦ garantir la navigabilité pérenne sur le fleuve Sénégal car la vocation naturelle du fleuve est de faciliter la mobilité et l'échange. Dans ce cadre, l'objectif de l'OMVS est de faire en sorte que le fleuve Sénégal puisse servir de vecteur de développement par le transport fluvial. Ce type de transport est beaucoup plus économique, comparé aux autres modes de transport.



Que fait l'organisation pour assurer la sécurité alimentaire en ces temps de crise ?

L'OMVS a été créée, rappelons-le, en mars 1972 pour assurer la sécurité alimentaire, après la rude sécheresse qui avait décimé le bétail et engendré une vague migratoire. La stratégie de lutte consistait d'abord à rendre disponibles les ressources en eau sur une longue période de l'année. C'est la raison pour laquelle l'OMVS s'est très tôt lancée dans l'adoption et le développement d'un lourd programme d'investissement, afin de doter la région d'une infrastructure de base comme le barrage anti-sel de Diama, dont la fonction essentielle est d'empêcher l'intrusion de la langue salée dans le fleuve et rendre ainsi des terres naguère salines du Delta propices à l'agriculture. Il est devenu un barrage réservoir (250 à 535 millions de m3) par la construction de digues. Il fonctionne en complémentarité avec le barrage de Manantali et permet aujourd'hui le contrôle partiel du niveau d'eau dans le delta et la réduction des hauteurs de pompage pour l'irrigation. Cette disponibilité de l'eau a des incidences socio-économiques importantes pour les populations riveraines qui peuvent s'adonner à une agriculture diversifiée durant toute l'année.

Le barrage de Manantali, sur le Bafing, d'une capacité de 11,5 milliards de m³, a un rôle régulateur. Lorsque la réserve est suffisamment reconstituée en fin d'hivernage, il permet d'assurer un débit minimum de 200 m³/s de février à juin, nécessaire aux besoins de l'agriculture irriguée de contre-saison et peut éventuellement améliorer la crue naturelle des affluents non régulés durant l'hivernage suivant. La crue artificielle ainsi créée, est indispensable pour préserver l'environnement dans la vallée et permettre les cultures de décrue, vitales pour les agriculteurs.

Avec un potentiel de plus de 400 000 ha, le bassin du fleuve Sénégal est aujourd'hui le théâtre d'une production agricole intensive qui permet aux pays membres de l'OMVS de réaliser leur objectif en terme de souveraineté alimentaire. Les spéculations portent sur plusieurs filières avec une combinaison cultures de rente (riz, arachide, pastèque, melon...) et cultures vivrières (le niébé, le mil, le maïs), fruits et légumes, et manioc, répondant à la demande locale croissante.

L'organisation s'adosse également à d'autres programmes tels que le PGIRE (Projet de gestion intégrée des ressources en eau) ou encore le PARACI (Plan d'Action Régional d'Amélioration des cultures irriguées pour jouer sa partition dans la politique d'autosuffisance alimentaire insufflée par ses Etats-membres.

Aspirez-vous à un partenariat avec la SENELEC pour résoudre les problèmes de délestages constatés récemment au Sénégal ?

Je dois rappeler que l'OMVS contribue à la fourniture de l'électricité au Sénégal. L'apport en hydraulité du système OMVS est sans doute important, mais le Sénégal est un pays qui se développe et qui a donc une forte demande en électricité qu'il est en train de satisfaire. C'est le lieu de remercier la SENELEC qui est un partenaire fiable. Les délestages résultent de différents problèmes techniques pour lesquels des solutions sont apportées au fur et à mesure qu'ils se présentent.

L'OMVS travaille d'arrache-pied pour améliorer la qualité de la fourniture en électricité à nos différents pays, et surtout en prenant soin de son réseau de transport pour éviter les délestages et autres anomalies qui peuvent résulter de cas de force majeure. La SEMAF (Société d'Exploitation de l'énergie de Manantali et Félou), est une filiale de la SOGEM, chargée de l'exploitation et de la maintenance des barrages de Manantali, Félou et bientôt Gouina. Au-

jourd'hui, l'offre totale de l'OMVS au trois pays que sont le Mali, la Mauritanie et le Sénégal est de 400 mégawatts soit 1.800 Gigawatt heures d'énergie propre et bon marché pour les 3 sociétés respectives : EDM, SOMELEC et SENELEC. Ainsi, le Mali tire près de 60% de ses besoins de ces barrages hydroélectriques, tandis que la Mauritanie en tire 30% et le Sénégal 10%. Pour rappel, l'OMVS a créé la Société de Gestion de l'Energie de Manantali (SOGEM) chargée de la réalisation des projets Energie ; celle-ci a confié à la SEMAF la gestion de ces ouvrages de production et de transport au profit des 3 pays.

Pouvez-vous revenir sur les raisons qui ont prévalu au choix de l'OMVS pour recevoir le Grand Prix Hassan II décerné à l'occasion du 9ème Forum Mondial de l'Eau ?

Je rappelle que notre ambition est de développer le potentiel du Fleuve Sénégal, dans la solidarité pour accélérer la croissance économique de nos pays. L'OMVS pose des actions au quotidien pour matérialiser cette ambition. D'ailleurs, c'est pour cette raison que le Conseil Mondial de l'eau et le Royaume du Maroc ont reconnu nos efforts. Je suis honoré de cette reconnaissance. Ce prestigieux prix nous invite à plus d'engagements.

Dans un tout autre registre, l'OMVS est aussi un vecteur de paix et de stabilité sociale car elle a su fédérer les visions de quatre pays en une seule politique de gestion commune d'un cours d'eau partagé. Autrement dit, là où l'eau est source de conflits et de tensions politiques accrues, le fleuve Sénégal est exemple de coopération réussie en matière de gestion intégrée des ressources en eau. Aujourd'hui, le leadership de l'OMVS en la matière est reconnu partout à travers le monde.

Quels sont les défis auxquels l'OMVS fait face actuellement ?

Parmi les défis, nous pouvons citer ceux liés aux changements climatiques et ses impacts sur l'environnement dont la raréfaction des ressources en eau. D'ailleurs, on note au niveau du massif du Fouta-Djalon où se trouve la source de notre fleuve, la dégradation des sols, la destruction du couvert végétal et la raréfaction des eaux de pluie.

Ces défis-là sont majeurs et nous interpellent en tant qu'organisation gestionnaire du Fleuve Sénégal. Les populations riveraines et nos partenaires sont également interpellés. Il faut une prise de conscience majeure sur ces enjeux qui, à terme, posent la question même de la survie du Fleuve.

LES CONFÉRENCES «LENGE» ÉDITION 1

La première session des Conférences «LENGE» (Lingué), initiée par Dorine GUEYE, Directrice éditoriale du magazine «étoile africaine», s'est tenue le 10 juin dernier à l'Institut Français de Dakar. Une première réussie avec la brillante participation de l'écrivaine Mariétou Mbaye dite Ken Bugul, du commissaire d'exposition Wagane GUEYE et du designer Ousmane Ndiaye Dago. Ils ont échangé autour du thème «La créativité face aux codes sociaux culturels».



La création artistique ne peut pas se passer de l'émancipation. Selon l'auteur du livre, « Le baobab fou », « le sens de la famille au Sénégal est contradictoire avec la législation ». Pour elle, la personne majeure doit en principe quitter la maison familiale afin d'assumer ses responsabilités, contrairement à ce que l'on voit au sein des familles où le jeune dit émancipé continue à vivre dans la famille et à dépendre de celle-ci. La famille constitue donc un frein chez les artistes. C'est le point de vue du commissaire d'exposition Wagane GUEYE.

Il estime que « le premier problème que rencontrent les jeunes artistes qui veulent s'engager dans l'art, c'est la famille qui est très conservatrice avec les réunions familiales organisées pour dire non à l'engagement, à ce pas que veut franchir ce jeune de 18-20 ans qui veut entamer une formation dans le domaine de l'art ». Ce que confirme Ken Bugul. « On n'existe pas en tant qu'individu, mais en tant que membre d'un groupe où l'on essaie de s'organiser avec les codes sociaux culturels où il y a une autorité qui est au-dessus du groupe », indique la romancière.

Au-delà des codes sociaux culturels, la question de l'autocensure constitue également un frein à la créativité artistique. À en croire Ken Bugul, l'absence de cette autocensure conditionnée par un environnement socioculturel lui a permis de réaliser son ouvrage « Le baobab fou », car « je n'avais

pas à réfléchir, parce je n'étais pas conditionnée, bien vrai que j'ai essayé d'être une fille bien. Mais cela ressemblait à un jeu et donc, j'ai tout abandonné ».

L'autre aspect bloquant les artistes est sans nul doute, selon le designer photographe Ousmane Ndiaye Dago, la formation professionnelle. Les métiers d'art sont vus comme des refuges. Certains y atterrissent après avoir échoué dans d'autres filières. Cependant, ils arrivent en pensant que c'est facile. Or, il faut une formation académique. D'après Dago, le fait de n'avoir pas fait des études poussées limite la créativité de certains. « Art égal conception, créativité. Ce n'est pas inné, mais plutôt acquis en se faisant former dans les académies ».

« Ce qui est malheureux, c'est que dans un pays comme le Sénégal, le pays de Senghor, là où s'est tenue la première édition du Festival mondial des arts nègres, ce pays qui reçoit une expo d'œuvres de Picasso et où se tient la Biennale de l'art contemporain, pourquoi dans l'éducation, on n'a de programme sur l'histoire de l'art ? Même au Cesti où on forme les journalistes, il n'y a même pas un volet d'histoire de l'art ou de critiques littéraires et artistiques. On improvise et nos enfants ne sont pas formés à comprendre l'art. C'est pour cela qu'ils sont perdus dans beaucoup de domaines », a regretté la romancière.



COLLÉ SOW ARDO Du Grand Art !

Mannequin, diplômée de l'Institut de coupe et de haute couture de Paris depuis 1979, Collé Sow Ardo est un virtuose du stylisme. Un nom, un label, depuis 45 ans maintenant. Avec le pagne tissé, son tissu de prédilection, Collé Sow Ardo a réécrit les lettres de noblesse de la mode africaine. Du très grand art !

ÉTOILE POLAIRE

Surnommée la reine du pagne tissé au Sénégal, Collé Sow est l'une des premières à utiliser ce noble tissu pour confectionner des tenues vestimentaires. De la Tunisie en passant par Paris où la mode est très développée, elle est arrivée à s'imposer, à se faire un nom à travers sa marque. Collé Sow fête 45 ans de carrière cette année. Du mieux qu'elle a pu, elle a essayé de promouvoir le Sénégal et ce qui s'y fait de beau. Ainsi, est né en 2003 Sira Vision. Un rendez-vous annuel qui a reçu les plus grands noms de la mode africaine comme Alphadi du Niger, Bamondi du Togo, Beitch Faro du Gabon, Gilles Touré de la Côte d'Ivoire ou encore Imane Ayissi du Cameroun. Cet événement, a permis de faire connaître de nombreux jeunes talents sénégalais dont Cheikha ou encore Dominique Mbengue.

<<LE CONTINENT AFRICAIN
EST TOUJOURS VIERGE DE SA
RICHESSSE>>

Sira vision était, par ailleurs, le lieu d'inviter les investisseurs nationaux et étrangers à s'impliquer davantage dans le développement de l'artisanat et de la mode.

L'INNOVATION SON DOMAINE,
LA DÉCENCE SA PARTICULARITÉ

Considérée comme l'ambassadrice de la mode sénégalaise et africaine du pagne tissé, sa discrétion et son sens de l'innovation sont remarquables. De l'imagination pour faire bouger l'industrie de la mode à travers nos particularités culturelles. En effet, pour elle : <<le continent africain est très riche de sa Culture et de ses Ressources, ce qui devrait être un avantage ; mais elles sont sous exploitées. Le secteur de la mode, par exemple est toujours au ralenti, ce que ne comprend pas notre étoile polaire>>. Elle invite les acteurs à investir dans ce créneau sans plus hésiter car la culture africaine est riche et chacun peut y trouver un moyen de développer le continent.

LA FEMME UNE PIÈCE ESSENTIELLE POUR
LE DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE

« La femme est incontournable dans notre société. Celles qui travaillent dans le secteur informel, permettent à plusieurs familles de vivre, de survivre...Je ne saurais dire par quelle magie est passée ma mère pour nous donner une bonne éducation », se demande aujourd'hui Collé Sow Ardo.

Tout n'a pas été rose pour elle. Mais à force de courage et d'abnégation, elle a su trouver sa place, se faire un nom. Directrice générale d'une maison de couture à Dakar, aujourd'hui, elle se bat pour que les qualités des femmes africaines soient reconnues. Pour elle, rien ne peut se construire sans les femmes.

LE SOUTIEN FAMILIAL UN ÉLÉMENT
MAJEUR DE SA RÉUSSITE

Cette grande personnalité du stylisme africain reconnaît qu'elle a bénéficié d'un soutien familial indéfectible et sincère. La place de la famille dans son entreprise a été à la fois stratégique, bénéfique et stabilisateur. En ce sens, elle déclare : << ma famille a toujours été là et elle m'a permis d'aller de l'avant dans toutes mes créations >>. Un atout, pas des moindres, lorsqu'on veut se faire un nom à l'image de l'illustre dame.

LA MAISON DE COUTURE COLLÉ SOW
ARDO UN VÉRITABLE JOYAU

<< MA FAMILLE A TOUJOURS ÉTÉ LÀ.
ELLE M'A PERMIS D'ALLER DE L'AVANT
DANS TOUTES MES CRÉATIONS. >>

Pour Collé, «il faut avoir une foi inébranlable et être rigoureux, faire du mieux que l'on peut et laisser le reste entre les mains de Dieu». La rigueur et la constance dans le travail portent toujours ses fruits.

Collé Sow Ardo a consacré plus de 25 années de sa vie à bâtir un joyau de couture sur la Corniche ouest de Dakar. Un rêve de géant devenu une réalité. Un complexe contenant :

- Un hall grand standing pour des banquets ou des défilés, un restaurant ;
- Un showroom à l'image de l'artiste où la marque et la qualité priment, avec un décor répondant aux besoins du millénaire ;
- Deux grands espaces baptisés Sakhir, son fils décédé et Valdiodio Ndiaye une figure qui lui inspire respect et patriotisme.

KANI CISSOKO PHOTOGRAPHE

Une voix pour les femmes



Autodidacte, la photographe malienne Kani Sissoko est une artiste de talent. Inspirée par la condition de sa mère, elle fait de la photographie un outil d'expression de liberté. Son audace à dire l'indicible à travers l'image et sa soif de liberté lui valent le statut d'une artiste engagée pour la cause de la femme. Portrait !

La condition féminine, les sciences occultes et l'environnement sont entre autres les thématiques sur lesquelles Kani Sissoko, la trentaine, fixe l'objectif de son appareil photo. A chacune de ses expositions, les œuvres de la photographe autodidacte malienne choquent par leur audace à aborder des sujets considérés comme tabou, en rapport notamment au mariage et aux traditions, dans une société malienne conservatrice.

Cette démarche la propulse très vite au-devant de la scène et lui ouvre de nombreuses portes. Ainsi, elle participe à des expositions au Mali et à l'international notamment au Maroc, au Nigeria, en Côte d'Ivoire et en France avec à la clé de nombreux prix remportés comme celui de la Fondation Blachère (France) en 2017 et le premier prix de l'Inter-biennale du Mali en 2019.

Pourtant, rien ne prédestinait cette native de Bamako à une carrière d'artiste. « A l'époque, je voulais juste être libre, je voulais faire du commerce » ; poursuit-elle. « Ma mère n'a pas accepté... Elle m'a dit « tu décideras quand tu seras majeure ». Encouragée par cette dernière à poursuivre ses études, elle intègre l'Institut National des Arts de Bamako (INA) après l'obtention de son Diplôme d'Etudes Fondamentales (DEF) en 2006.

TROUVER SA VOIE ET SA VOIX

En 2009, alors que la capitale malienne accueillait la 8e édition de la Biennale africaine de la photographie, Kani Sissoko arrive au Musée national du Mali qui abrite ce grand rendez-vous de l'image pour un stage. C'est la rencontre inopinée avec l'art de la photographie. « Je connaissais la photographie de cérémonie de mariage, mais je ne savais pas qu'on pouvait se servir de la photographie pour s'exprimer sur des sujets qui sont souvent tabou dans notre société », nous confie-t-elle.

Cependant, son choix d'en faire sa profession est mal vu dans une société malienne où la photographie est considérée comme un métier d'homme. Sa famille, notamment sa mère s'y oppose. « Elle disait que je ne pourrais pas mener une carrière de photographe et être une bonne femme au foyer. Elle a été choquée et elle m'a envoyée chez sa sœur à Kati (ville périphérique de Bamako, NDLR), dans l'espoir que celle-ci me convaincît à abandonner mon rêve... ». Même des réunions de famille n'ont pas découragé Kani à embrasser cet art dans lequel elle a trouvé sa voie pour faire entendre sa voix.

Ainsi, Kani décide de se former à la prise de vue et à la photographie d'art auprès des photographes de renom comme feu Alioune Bah et Seydou Camara de Yamarou photo (collectif de photographes maliens dont elle est membre). Il a fallu attendre 2015 pour voir sa toute première série intitulée « Racine » qui met en scène des pratiques de sciences occultes comme la géomancie, les jets de cauris, les immolations, les bains mystiques, les rituels et incantations.



A travers cette série de photos, l'artiste invite à un retour à nos traditions dont certaines sont considérées comme des pratiques animistes dans nos sociétés modernes dominées par des religions dites révélées. Suivront d'autres séries de photographies sur l'environnement « Décharge, 2017 » qui dévoile le visage insalubre de la capitale malienne et l'amour « Folie nocturne, 2017 ».

UNE PHOTOGRAPHE ENGAGÉE

Ces dernières œuvres sur la condition féminine, ont marqué davantage les esprits. Il s'agit notamment des séries, « Worotan » (Les 10 colas, 2019) et « Quand les murs parlent » (2020) qui traitent du mariage qui selon Kani prive la femme de sa liberté et la réduit à la soumission dans nos sociétés. « C'est la situation de ma mère qui m'a inspirée et m'a poussée à réaliser ce travail sur la condition des femmes. Les obligations du mariage l'ont privée de sa liberté. Je la vois comme une prisonnière. »

Quand des « féministes » disent qu'il faut se battre pour l'autonomisation et l'épanouissement de la femme, Kani s'attaque plutôt à l'éducation qui selon elle est la base de la condition féminine dans nos sociétés actuelles où dès l'enfance on inculque à la jeune fille que toute sa vie se résume à son foyer. « Le mariage fait partie de la vie de la femme mais il ne doit pas être un obstacle à son épanouissement, une sorte de prison pour elle. Il faut apprendre à la fille à être libre », lance-t-elle.

Kani Sissoko est une photographe engagée qui se fixe comme mission de déclencher son appareil sur la condition de la femme mais aussi sur les tares qui gangrènent notre société. Actuellement, l'artiste travaille avec d'autres photographes sur les pensionnaires de Bollé, l'unique prison pour femmes au Mali. Kani envisage également d'éditer un livre contenant l'ensemble de ces œuvres photographiques afin de rendre son travail et son combat accessibles à un large public local et international pour un changement de mentalités.

DÉBORAH NYAMUNGABO NISMIRE

L'avenir des femmes en politiques en RDC



à ce poste, elle devient conseillère interfédérale de la ville province de Kinshasa. Cette experte à la Commission des Forêts d'Afrique Centrale (CO-MIFAC) et consultante en Ressources humaines est un membre actif du Parti de la Nouvelle Energie du Congo (PNEC).

LA POLITIQUE, UN CHAMP POUR SE FAIRE ENTENDRE

La participation dans la vie politique est un engagement qui nécessite l'implication des actrices. Si les femmes sont laissées en rade dans la vie politique en RDC, c'est parce qu'elles ne sont pas assez engagées. Pour que cela change, Deborah pense que les femmes doivent s'unir pour faire face au climat politique tendu à cause de la guerre en RDC Est.

Formée à bonne école politique, Deborah reste formelle : la formation en politique est une base qu'on ne peut pas négliger parce qu'elle détermine l'avenir de la communauté. Le renforcement de capacités des femmes dans le champ politique serait un idéal parce qu'il y va du respect de la parité mais aussi de l'équilibre social lié à la question de l'égalité des chances.

LES FEMMES, UNE SOLUTION POUR ÉVITER LES GUERRES

En cas de guerre, les enfants et les femmes sont les plus exposées avec des risques de viols, de kidnapping, etc. Toutefois il est nécessaire de les impliquer dans les processus de résolution des conflits. Elles peuvent jouer un rôle capital en participant aux négociations. Persuadée de l'impact que peut avoir l'engagement des femmes pour mettre fin aux guerres; l'économiste estime que la paix en RDC passera forcément par ces dernières.

L'Afrique est un continent riche en ressources naturelles mais leur exploitation est souvent source de conflits et de violences. Cette situation est incompréhensible pour Deborah qui estime que les ressources devraient unir le peuple congolais plutôt que de le diviser.

RETOUR AUX SOURCES

Les jouets n'échappent pas à la vague

Le jouet peut être vu comme l'outil de départ qui façonne la personnalité de l'enfant appelé à devenir adulte. A partir de cet objet Racky Daffe, diplômée en économétrie et biostatistiques, se définit aujourd'hui comme une artiste scientifique qui sait allier technique et esthétique pour représenter des richesses de l'Afrique pour le bonheur de la famille. A travers ses œuvres, elle montre que le jouet est l'essence même de l'apprentissage. « Il est aujourd'hui impératif d'intégrer l'aspect culturel dans les jouets, une manière de contrôler la représentation des personnes noires dans le monde en passant par l'enfance » selon elle.



Racky joue sa partition avec la mise en place de son entreprise ALYFA qui est un univers de jouets afro-centrés et de poupées noires créée en 2015 et qui a pour ambition de combler un besoin, celui d'intégrer l'aspect de la culture dans le jeu, en l'occurrence la culture afro. Avec comme slogan : "IT TAKES A TOY TO TEACH A CHILD", des mots qui en disent long sur le rôle d'éducateur et de transmetteur de valeurs. ALYFA a pour principal objectif de concevoir des jouets de qualité utiles et différents pour participer à l'éducation culturelle des enfants.

Le but est d'alléger le poids des préjugés et de développer le concept positif de soi chez les enfants. Les imaginaires doivent évoluer en créant un contexte de représentations autour de notre environnement et notre culture africaine.



Racky Daffe reste persuadée que le développement et l'apprentissage de l'enfant passent forcément par le jeu. Elle en a pris conscience à la naissance de son premier enfant. « Les premiers stades de développement chez l'enfant passent, selon moi, essentiellement par les jeux. Pour un enfant, le jeu représente le début des apprentissages et de la compréhension du monde qui l'entoure. Mon choix d'intégrer les aspects culturels dans les activités ludiques reste dès lors simple : il est primordial de permettre à l'enfant de s'imprégner de son milieu immédiat, donc d'appliquer son jeu dans un cadre qui lui ressemble. Pour les tout-petits, l'immersion culturelle est liée en grande partie aux objets qui les entourent, dont les jouets ».



ANTA SECK

« Ma détermination à travailler sans relâche pour me hisser à un niveau respectable... »



Elle est jusqu'ici la seule femme à avoir occupé le poste de Directrice générale de la SONES. Aujourd'hui, à la tête du Programme de Gestion intégrée des Ressources en Eau (PGIRE), Anta Seck est une brave dame qui s'est toujours battue pour réussir. De l'école Médina où elle a fait ses humanités au CESAG d'où elle est sortie avec son Diplôme Supérieur de Gestion des Entreprises, cette dame au parcours impressionnant, a su, avec force et détermination, diriger avec succès plusieurs structures. Des postes de responsabilité qui lui ont valu les honneurs de la nation. La principale difficulté dans sa riche carrière : la panne de l'usine de Keur de Momar Sarr en 2013 qui avait plongé Dakar dans une pénurie d'eau sans précédent. Mme Seck a tenu bon. Avec un style de management participatif, elle est l'incarnation d'un leadership qu'elle continue d'entretenir avec brio.

Pouvez-vous revenir sur les grandes lignes de votre carrière professionnelle ?

J'ai débuté ma carrière professionnelle au ministère de l'Hydraulique, plus précisément à la Direction de l'Hydraulique rurale. J'ai été cheffe de projet dans le cadre du Programme spécial d'Hydraulique rurale initié par le Gouvernement au lendemain du cycle de la sécheresse des années 70-80. Ensuite de 1995 à 1998, j'ai été Conseillère technique chargée des Affaires hydrauliques dans le cabinet du ministre d'Etat auprès du président de la République, Maitre Abdoulaye Wade. En 2001, j'ai été nommée Conseillère technique du ministre de l'Energie et de l'Hydraulique par Macky Sall, ensuite j'ai occupé les postes de chef du Service de Gestion et de Planification des Ressources en Eau (SGPRE) qui sera érigé en 2003, en Direction nationale chargée de gérer les ressources en eau sur l'ensemble du territoire. A partir de cette station, j'ai assumé pendant cinq ans les fonctions de Présidente du Comité technique des Experts pour l'Afrique de l'Ouest, du Conseil des Ministres Africains chargés de l'Eau (AMCOW) dont Macky Sall est l'un des membres fondateurs. En 2013 j'ai été nommée Directrice générale de la Société nationale des Eaux du Sénégal (SONES). A ce jour, je suis la seule femme à avoir occupé ce poste. Aujourd'hui, je suis à la tête du PGIRE et cela depuis 2016.

Cela fait six ans que vous dirigez le PGIRE. Mais en arrivant quel était pour vous le défi à relever ?

Malgré mon expérience internationale dans le cadre de l'AMCOW, le grand défi pour moi était d'avoir une plus grande ouverture pour comprendre et m'adapter à l'environnement pluridisciplinaire et multiculturel d'un projet qui intervient dans les quatre États-membres de l'OMVS, que sont la Guinée, le Mali, la Mauritanie et le Sénégal. Je continue à servir mon pays et c'est pour moi un réel plaisir de faire de même pour les autres États-membres de l'OMVS.

Pensez-vous qu'il y a des écueils qui empêchent les femmes d'accéder à des postes de responsabilité et à exceller dans certains secteurs d'activités (scientifiques notamment).

A mon avis, il y a trois facteurs qui empêchent les femmes de briguer des postes de responsabilité : le plafond de verre qui constitue véritablement un obstacle dans l'évolution de la carrière des femmes ; la culture et les stéréotypes qui ont déjà attribué une place à la femme dans la société et entravent ainsi leur accès à certains postes de responsabilité

; la préparation des jeunes filles aux filières scientifiques. Généralement, les jeunes filles font les frais des idées préconçues qui veulent que dans le domaine professionnel certains métiers soient l'apanage des hommes. Heureusement que de nos jours, les choses sont en train de changer et des efforts sont notés pour la promotion des femmes.

Personnellement, quelles sont les difficultés que vous avez rencontrées durant votre carrière ?

La seule et vraie difficulté à laquelle j'ai eu à faire face dans ma carrière est la panne de l'Usine Keur Momar Sarr en 2013. Une panne survenue quatre mois après ma prise de service et qui avait plongé Dakar dans une pénurie d'eau sans précédent. Je n'étais pas directement responsable, mais comme vous le savez, l'Etat est une continuité, il fallait donc assumer.

Aujourd'hui, je me réjouis des résultats probants réalisés dans le secteur de l'eau au Sénégal. L'approvisionnement en eau de Dakar est sécurisé, la première phase de KMS3 est fonctionnelle, la diversification des sources d'approvisionnement en eau potable est en cours avec la réalisation de la station de dessalement d'eau

En tant qu'ingénieure comment avez-vous réussi à vous imposer ?

Au début, ce n'était pas facile, personnellement, j'avais accusé un certain retard par rapport à mes collègues hommes, car en tant que femme mariée je devais m'occuper de mon foyer et de mes enfants. Seulement, ma détermination à travailler sans relâche pour me hisser à un niveau respectable, m'a permis de bénéficier de la confiance des hautes personnalités avec qui j'ai cheminées. Je suis très fière de bénéficier de la reconnaissance des autorités à travers les décorations successives qu'elles m'ont attribuées, allant du grade de Chevalier de l'Ordre national du Lion en 1996 à la Dignité de Grand Officier de l'Ordre national du Lion en décembre 2019, en passant par le grade d'Officier de l'Ordre national du Lion en 2002 et de Commandeur de l'Ordre national du Lion en 2010.

Quelles sont selon vous les 5 clés du succès ?

La patience, la persévérance, la rigueur, l'humilité et l'ouverture.

Quel est votre rêve africain ?

Je rêve d'une Afrique unie et émergente et qui croit en ses potentialités.

Par Aïssatou FAYE

PGIRE



► Le Projet de Gestion Intégrée des Ressources en Eau et de Développement des Usages Multiples dans le bassin du fleuve Sénégal (PGIRE) est un projet régional multisectoriel et multi-acteurs. Sa vocation est de renforcer l'intégration régionale à travers l'OMVS et vise à améliorer les conditions de vie des populations locales, d'une manière générale, et celles des femmes en particulier.

► La première phase du projet qui s'est déroulée de 2007 à 2013 a produit des résultats satisfaisants qui ont conduit à une deuxième phase. Le PGIRE II a débuté en 2014 ; il est en cours d'exécution.

Aujourd'hui, huit ans après son lancement, le PGIRE II a engrangé de nombreuses réalisations et 4,5 millions de personnes dont 51 % de femmes sont bénéficiaires directs.

A titre illustratif, nous pouvons noter :



Périmètre Grande Digue Tellel (Sénégal)



AEP Rhône Sénégal



Casier pilote de Bogué Mauritanie



Retour de Pêche à Bafoulabé Mali

► L'intégration de la dimension de Genre, qui a permis une participation des femmes dans toutes les activités du projet.



Marché à poisson de Kayes (Mali)

► Les aménagements hydro-agricoles qui ont pour but de contribuer à assurer durablement la sécurité alimentaire dans le bassin du fleuve Sénégal, en mettant à la disposition des communautés des superficies prêtes pour la mise en valeur agricole.



Semis et mise en eau des billons, PPM Djeole et PPM Guiraye (Mauritanie)

► Concernant l'agroforesterie, le PGIRE a contribué à la protection de plus de 3 000 ha par des techniques appropriées (reboisement, actions mécaniques) et près de 2000 ha restaurés dans le haut bassin (Guinée et Mali). Les communautés ont bénéficié d'un encadrement d'ONGs pour une appropriation des bonnes pratiques.



Diguette filtrante en moellons de Fello Wolarbhé (Guinée)

► Le secteur de la pêche et de l'aquaculture contribue également à assurer la sécurité alimentaire en sa qualité d'activité génératrice de revenus. Le PGIRE a impulsé un regain de dynamisme et de vitalité à ce secteur en termes de production et de commercialisation, contribuant ainsi à la réduction de la pauvreté.



Mare aménagée à Ronkh avec 10 enclos piscicoles (Sénégal)

► La réduction de l'incidence des maladies hydriques, a été orientée dans la lutte contre le paludisme et les maladies tropicales négligées (MTN). Le PGIRE II a distribué 4.500.000 moustiquaires MILDA dans les quatre Etats membres, à raison de 1.125.000 MILDA par Etat et 2 800 000 comprimés de Praziquantel acquis et livrés aux quatre Etats pour le traitement des adultes à risques contre la schistosomiase.

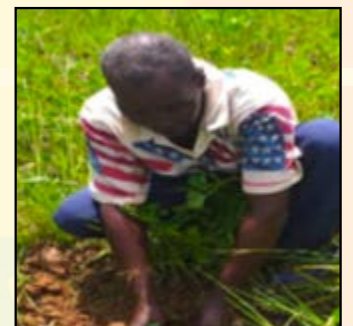


Une femme et son enfant sous MILDA (Mauritanie)

► Le PGIRE a également mis en place des projets d'adaptation aux changements climatiques dans les quatre Etats membres de l'OMVS. Ainsi, les résultats ont permis d'améliorer les capacités de résilience des populations dans leur environnement avec plus de 19 000 bénéficiaires.



Réalisation de pépinières (Guinée)



Arboriculture fruitière (Mali)

► Le projet a permis l'installation des stations d'approvisionnement en eau potable de neuf (9) sites dans le bassin du fleuve Sénégal. Il s'agit de Kollet, Tolo et Salamayo en Guinée, Ambidédi et Gakoura au Mali, Bakaw-Lopel (Bogué) et Tifondé-Civé (Kaédi) en Mauritanie Rawette et Rhône au Sénégal.

► Le PGIRE a appuyé la réhabilitation du barrage de Diama par des actions de rénovation et de réhabilitation de certaines parties importantes du barrage (protection anticorrosion, installations électriques et électroniques, etc.) et par la réhabilitation du réseau d'AEP alimentant aussi les cités environnantes.

IBRAHIMA DALLY DIOUF

IFACE, le service public de formation professionnelle de référence

Créé en 1994, l'Institut de Formation en Administration et en Création d'Entreprise (IFACE) a une finalité professionnelle. Cette école est d'une importance capitale dans le dispositif mis en place par l'Etat du Sénégal dans la promotion des formations professionnelles qualifiantes. Sa trajectoire historique en est la preuve. Il est né de la première concertation nationale sur l'enseignement supérieur ayant pour finalité la création d'une dynamique de professionnalisation des formations à l'université. Conscient des enjeux de l'heure, l'IFACE s'est doté d'un corps professoral chevronné et d'une administration rompue à la tâche.



UN AGRÉGÉ AU SOMMET DE L'IFACE

Une ambition forte, adossée à une vision claire. C'est tout le mérite de ce « cerveau bien fait » au parcours académique qui force le respect.

Agrégé en Gestion et membre fondateur du Laboratoire de Recherche Entreprises et Développement (LAED), ancien chef de département à la FASEG et enseignant chercheur à l'université Cheikh Anta Diop de Dakar, Professeur Diouf est un passionné de l'enseignement supérieur. A la tête de l'IFACE depuis le 22 mars 2021, il a placé la recherche en sciences et gestion et l'entrepreneuriat au cœur de sa démarche avec comme objectif ultime la création d'une génération de jeunes entrepreneurs et managers prêts à affronter le monde très concurrentiel des affaires.

UN INSTITUT MODÈLE DANS LE PUBLIC

L'IFACE est un établissement public offrant des formations payantes avec un premier cycle dont l'entrée se fait par voie de concours, donc très sélectif. Seuls les meilleurs sont sélectionnés, un moyen de conserver le côté qualitatif de l'enseignement et des apprenants.

L'IFACE délivre des diplômes reconnus au plan national comme international avec des spécificités très prisées notamment le Diplôme Universitaire de Gestion (DUG) et la double certification MBA-CAE (Master in Business Administration et le Certificat en Administration d'Entreprise).

Cet institut concilie, pour ses étudiants, le développement de compétences solides en gestion des entreprises et l'accompagnement à la création d'entreprises. L'Institut de Formation en Administration et en Création d'Entreprise cherche à

stimuler chez les étudiants un esprit d'initiative, un dynamisme et une créativité fondés sur des aptitudes générales et techniques basées sur des valeurs telles que la détermination ; l'esprit d'équipe et d'initiative, l'intégrité et l'engagement.

L'IFACE accompagne ses étudiants dans l'identification, la conception, le développement et la mise en application de leurs projets professionnels, tout en leur délivrant des compétences techniques et des outils de gestion nécessaires en entreprise.

Des cadres moyens et supérieurs de gestion dans les entreprises, dans les administrations et organisations non gouvernementales y sont également encadrés, pour la consolidation et le développement des activités des chefs d'entreprises grâce à une assistance technique et logistique. Une aide à la décision particulièrement déterminante pour les dirigeants de micro-entreprises.

L'IFACE, S'AIT RELEVER DES DÉFIS.

Du doyen Mamadou Moustapha Kassé au directeur nouvellement élu, le personnel de l'IFACE a eu à relever plusieurs défis notamment l'ajustement de ses programmes à la réforme LMD. Selon son directeur, Ibrahim Dally DIOUF, les difficultés ont pu être surmontées grâce à la qualité des enseignements dispensés dans cet institut.

L'IFACE est un institut de formation publique qui est rattaché à la faculté des sciences économiques et de gestion de l'Université Cheikh Anta Diop. Malgré sa vocation de formateur professionnel, il évolue dans le cadre juridique contraignant du domaine public. Néanmoins, la volonté de relever le défi d'un enseignement de qualité à un coût raisonnable différent des prix du marché des autres établissements privés, constitue une réalité

UN AVENIR SÛR DANS L'ESPACE
UNIVERSITAIRE

Selon le directeur de l'IFACE, malgré les difficultés, que rencontre l'institut, dues notamment à la concurrence, l'IFACE mise sur son solide réseau socio-professionnel et ses partenariats, pour faci-

liter l'insertion des étudiants dans le monde professionnel. Fort de 26 années d'expérience dans le secteur de l'enseignement professionnel, avec une « armée » de plus de 80 formateurs et 1500 étudiants, l'IFACE est un atout certain pour réussir une belle carrière professionnelle par la stimulation des aptitudes et attitudes de l'étudiant. Reste persuadé son directeur, Pr. Ibrahim Dally DIOUF.

Aloune MBAYE



UNIVERSITÉ
CHEIKH ANTA DIOP
DE DAKAR



IFACE
Institut de Formation
en Administration et
Création d'Entreprise

Faculté des Sciences
Economiques et de Gestion



IFACE

INSTITUT DE FORMATION EN ADMINISTRATION ET EN CRÉATION D'ENTREPRISE

L'Institut de Formation en Administration et en Création d'Entreprise (IFACE) a été créé au sein de la Faculté des Sciences économiques et de Gestion (FASEG) pour répondre à une demande spécifique en matière de formation professionnalisante. Le diplôme délivré est reconnu par sans compter que plusieurs alumni ont pu continuer leurs études à l'étranger grâce à la reconnaissance de sa qualité.

Nous proposons les diplômes suivants :

- Diplôme Universitaire de Gestion (BAC+2) (cours du jour et soir)**
Ouvert aux bacheliers toutes séries confondues
- Licences Professionnelles en Sciences de Gestion (Cours du Jour et soir)**
 - Marketing / Communication
 - Finance / Comptabilité
 - Création d'Entreprise et Gestion de Projets
 - Marketing et Gestion Commerciale
 - Banque et Institutions Financières
 - Gestion des Ressources Humaines
- Master Professionnel en Sciences de Gestion 2 ans (Cours du Soir)**
 - Finance
 - Audit - Contrôle de Gestion
 - Banque et Institutions Financières
 - Création d'Entreprise et Gestion de Projets
 - Marketing et Gestion Commerciale
 - Gestion des Ressources Humaines
 - Finance Islamique
 - MBA / CAE (Master double compétences)

Les diplômes de l'IFACE permettent de continuer au cycle doctorat pour ceux qui veulent continuer les études. Pour toutes informations complémentaires visiter notre site internet (www.iface.ucad.sn) ou nos pages dans tous les réseaux sociaux.

IFACE     



GNILANE GUEYE TURPIN

Une As des Tic

Nominée aux Black British Business Awards 2021, Gnilane GUEYE- TURPIN, rêve de voir l'Intelligence artificielle (IA) hisser l'Afrique au rang des premières économies mondiales. Ingénieure en informatique appliquée à la finance, Gnilane s'installe à Londres en 2000. Elle intègre la Prestigieuse Banque d'Investissement JPMORGAN où elle occupe, aujourd'hui, le poste « d'exécutive Director ». Cette Sénégalaise, partage son expérience à travers un entretien accordé à étoile africaine.

Comment vous êtes-vous retrouvée dans le secteur de la Banque ?

Après mon Bac, j'ai intégré l'EPF, École d'Ingénieurs, dans le Sud de Paris, pour une prépa généraliste suivie d'une spécialisation en Systèmes et Réseaux informatiques. Au début, je me voyais plutôt travailler dans les télécommunications. C'est par pur hasard que j'ai passé un entretien de stage chez JP Morgan, une Banque d'investissement où j'ai passé six enrichissants mois comme développeur sur une application de Trading. A la fin de mon stage de fin d'études au service informatique de JP Morgan Paris, j'ai intégré le Graduate Program à Londres. Depuis j'y suis restée et je fêterai bientôt 22 ans de boîte chez JP !

Qu'est-ce qui vous a motivée à rester plus de 20 ans dans la même entreprise ?

Comme mentionné plus haut, JP Morgan est une grande entreprise de technologie qui dispose d'un budget annuel de 12 milliards de dollars et emploie 53 000 technologues à travers le monde... Au cours de ces deux décennies, j'ai pu évoluer et gravir les échelons au sein de la boîte. J'ai débuté ma carrière comme développeur, ensuite je suis passée business analyste en chef de projet avant de devenir Directrice de Programme. Au-delà des opportunités de progression de carrière qui se sont offertes à moi, je me sens en phase avec la culture et l'engagement de l'entreprise en matière de diversité, d'équité et d'inclusion.

En quoi consiste votre rôle, actuellement, au sein de cette prestigieuse Banque ?

Je suis Directrice de « Programmes technologiques ». Mon métier consiste à être au centre de toute une organisation en charge de la conception et de la création d'applications pour le traitement post marché des opérations sur titres. Je m'occupe de la planification, la gestion et l'exécution coordonnées de plusieurs projets connexes qui sont orientés vers les mêmes objectifs stratégiques, opérationnels et organisationnels.

« LE LEADERSHIP EST AUSSI UN ÉLÉMENT ESSENTIEL, CETTE CAPACITÉ D'INTÉGRER, DE MOTIVER ET DE MOBILISER LES AUTRES POUR RÉALISER NOS OBJECTIFS COMMUNS »

Ma première fonction est d'être l'interlocutrice privilégiée pour les projets, en termes de planification stratégique et budgétaire. La seconde est d'être la responsable fonctionnelle de plusieurs équipes techniques. Je fais en sorte que les différents projets arrivent à leur terme à la date prévue, avec la qualité requise et dans le budget alloué.

Quel est le défi à relever dans cette mission ?

Pour réussir dans ma mission, il est important d'avoir une vue globale (big picture) aussi bien des objectifs du programme, de la culture de l'organisation que des processus. Il est également nécessaire d'avoir des compétences techniques pour être crédible auprès des interlocuteurs. Je dois comprendre tout ce qui se passe autour de moi en ayant un regard critique. Le Leadership est aussi un élément essentiel, je dois avoir la capacité d'intégrer, de motiver et de mobiliser les autres pour réaliser nos objectifs communs.

Vous aviez été nominée aux Black British Business Awards, que vous inspire cette expérience ?

Les BBB Awards célèbrent la contribution souvent méconnue de professionnels et entrepreneurs afro-caribéens. Ma nomination aux Black British Business Awards a été un réel honneur. Une fierté de me faire reconnaître par la communauté Afro-caribéenne. Cette expérience a renforcé mon engagement à vulgariser les professions STIM (Sciences Technologie Ingénierie et Médecine) auprès des jeunes filles de communautés minoritaires.

Comment réussissez-vous à trouver un équilibre entre votre vie professionnelle et familiale ?

Mon objectif n'est pas de mettre travail et vie personnelle sur un pied d'égalité, mais plutôt de trouver un point d'équilibre et de le maintenir. J'essaie de préserver la sphère privée pour me sentir épanouie au quotidien ! Consacrer du temps à ma famille, et à moi-même. Prendre soin de soi est indispensable pour l'équilibre.

Qui sont vos sources d'inspirations ?

« J'ESSAIE DE PRÉSERVER LA SPHÈRE PRIVÉE POUR ME SENTIR ÉPANOUIE AU QUOTIDIEN »

Mes parents, parce qu'ils me motivent à devenir une personne meilleure ! Mon père pour son sens des responsabilités envers sa famille, son pays et sa ville natale Gandiaye. Ma mère pour ses qualités humaines, dont le désir constant de chercher le bien-être de l'autre.

LE « RÊVE AFRICAIN » DE GNILANE GUEYE-TURPIN

Mon rêve est que l'IA (intelligence Artificielle) soit le levier qui permettra au continent de se hisser au rang des meilleures économies mondiales, une sorte d'accélérateur de développement qui fera oublier que ce continent a fait l'impasse sur les deux premières révolutions : la révolution industrielle et celle postindustrielle. Je rêve que les Africains collectent les données produites par le continent et créent des solutions intelligentes qui vont générer de l'emploi et développer l'économie africaine.

B.Fall

THIORO DIOP

Thioro Lash quitte les airs et vit sa passion pour l'esthétique



Thioro Diop, est une jeune Sénégalaise au parcours impressionnant. Après une formation en transport logistique, elle décide d'intégrer le monde de l'aviation et devient hôtesse de l'air. Un métier qui ne lui permet pas de voir sa famille comme elle le souhaite. Elle décide alors de se poser un peu pour profiter des siens et aussi se concentrer sur sa passion. Quelques mois plus tard, la pandémie de la Covid-19 la conforte à démissionner.

Parlez-nous un peu plus de vous et dites-nous comment vous êtes arrivée dans le monde de l'esthétique ?

« Je m'appelle Thioro Diop. Je suis une jeune Sénégalaise, entrepreneure et passionnée d'esthétique. J'ai fait mes études en Belgique où j'ai passé la plus grande partie de mon adolescence. J'ai fait une formation en Transport logistique à Bruxelles. Puis, j'ai fait des stages mais je n'ai pas travaillé dans ce domaine. Je me suis reconvertie en hôtesse de l'air et j'ai travaillé chez Qatar Airways pendant deux ans. J'étais d'ailleurs au Qatar avant de rentrer au Sénégal et d'ouvrir un barber shop. Je précise que je n'ai pas quitté mon emploi pour me lancer dans l'esthétique, un univers inconnu. Quand j'étais hôtesse de l'air, j'étais esthéticienne en même temps. C'est en fin 2019, début 2020 que j'ai décidé de faire un choix et de me consacrer au métier qui me passionne : l'esthétique. J'ai dû faire un choix à cause de la pandémie à coronavirus. Le monde de l'aviation était touché. Il n'y avait presque plus de vols. Je me suis alors dit que c'était le moment de développer davantage mon penchant pour l'esthétique ».

Mais avant la pandémie vous aviez déjà pris une disponibilité...

« Oui, mais le facteur déclenchant c'est vraiment la Covid. Il est vrai qu'à un moment, j'ai décidé de prendre des congés non payés. C'est au même moment que la Covid est arrivée. Je dirais que c'est tombé au « bon moment ». Peu de temps après mon départ, la compagnie a commencé à licencier une bonne partie de son personnel. C'est là que j'ai décidé de démissionner de l'aviation pour vivre pleinement ma passion. Il n'y a pas vraiment eu de reconversion mais plutôt une plus grande implication dans le secteur de l'esthétique et la décision d'en faire mon métier. Pendant que j'étais hôtesse de l'air, j'ai pu faire beaucoup de formations en esthétique. Comme je voyageais dans plusieurs pays différents, j'en ai profité pour me former un peu partout avec différents professionnels, différentes méthodes. J'ai su tirer profit de mon métier d'hôtesse de l'air ».

Pourquoi aviez-vous décidé de prendre des congés ?

« En effet, quand j'ai décidé de prendre des congés non payés, j'avais comme idée de rentrer m'installer au Sénégal. C'était pour moi un test, pour voir si cela allait marcher ou pas. J'ai juste dit à mes parents que j'avais pris une disponibilité et que j'allais retourner au Qatar après. En réalité, je voulais voir s'il était possible de vivre ma passion, dans mon pays. Je me disais que si cela ne marche pas, je reprendrais les airs. Plus tard, quand ils ont vu que j'arrivais facilement à me frayer une place dans le monde de l'esthétique au Sénégal, car ça se passait plutôt bien pour moi, ils ont été compréhensifs. Ils m'ont motivée et encouragée. Ainsi, j'ai pu développer mon activité en tant que technicienne esthéticienne et formatrice en même temps. J'ai pu ouvrir un barber shop spa, un tout premier concept au Sénégal. Un espace 100% masculin. Par ailleurs, je collabore avec des instituts qui m'envoient leurs esthéticiennes que je forme. J'ai aussi lancé la première marque de produit d'extension de cils au Sénégal et en Afrique depuis deux ans maintenant. Dieu merci ! On se débrouille bien et on essaye de faire avancer les choses. On avance lentement mais sûrement ».

Vous dites que quand vous êtes arrivée ici, les choses ont marché pour vous. Est-ce à dire que vos débuts étaient faciles ?

« Non, mes débuts en tant qu'entrepreneure n'ont pas été faciles. J'avais commencé par la vente de maquillage en ligne, j'ai eu aussi d'autres projets et fait de petits business et tout cela m'a servi. J'ai entrepris des choses qui n'ont pas abouti mais qui m'ont permis de gagner en expérience. Des leçons que j'ai bien apprises qui m'aident à mieux gérer mes activités et à mieux appréhender les problèmes. Ce n'est jamais facile au début mais on ne perd jamais. C'est pendant ces moments qu'il faut faire preuve de résilience, apprendre, être patient et motivé car le meilleur reste à venir. Les difficultés ont été nombreuses. Il ne m'était pas facile de me faire une place dans mon secteur d'activités. À côté de cela, il y a la gestion de la clientèle, l'absence de résultats escomptés dès le début car cela prend parfois du temps et enfin la confiance des clients que l'on doit gagner, faire ses preuves et être crédible ».

Pour vous, c'est quoi être entrepreneure ?

« Être entrepreneure, c'est prendre beaucoup de risques et savoir prendre sur soi... Il faut savoir les gérer et avancer. La preuve, aujourd'hui mes activités se portent bien, je suis en train de les faire grandir même s'il y a encore beaucoup de travail à faire. J'en suis consciente. Je ne vais pas dormir sur mes lauriers. Je vis le stress au quotidien, il faut, tous les jours, se fixer des défis à relever. Il faut essayer d'innover et de pousser le business plus loin. Pour y arriver, il faut un travail continu ».

MESSAGE AUX FUTURS ENTREPRENEURS

« A ceux qui hésitent à réaliser leurs rêves, je ne suis pas du genre à dire « quittez tout », « faites ce que voulez ». Je dis toujours qu'avant de quitter, il faut être sûr de ce que l'on veut, d'être prêt parce que c'est le plus important. Quand on est prêt psychologiquement, on ne peut pas être ébranlé par certaines situations. À chaque fois qu'un souci se présente, on sera prêt à y faire face. Je leur demande de se préparer à réaliser leurs rêves car ce n'est jamais facile au début. C'est une fierté de réussir et si on échoue, on pourra juste se dire, que l'on a essayé ».

PAPA DEMBA DIOP ALIAS MBA

De menuisier-ébéniste à cordonnier, Mba vit de son amour pour le cuir

Menuisier-ébéniste de formation, Pape Demba Diop plus connu sous le nom de Mba a fini par changer de métier pour devenir maroquinier. Une manière pour lui de vivre son amour pour le cuir qui le séduit. Un rêve qu'il a réalisé en développant son activité. Une passion qui nourrit son homme même s'il espère que cela prospère davantage. Aujourd'hui, il ne se limite pas qu'à la confection de chaussures, il réalise des objets de décoration.



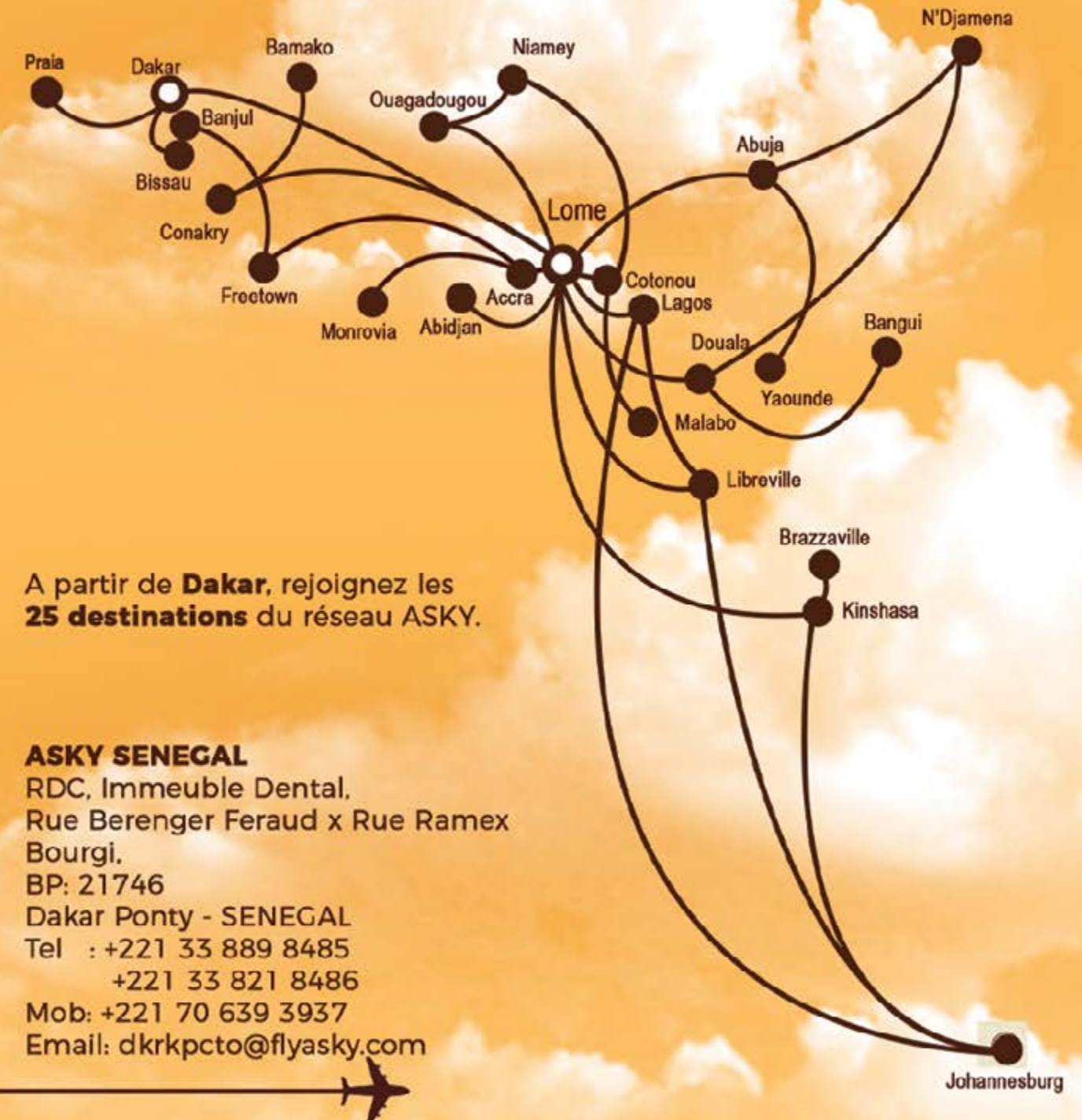
Mba, Pape Demba Diop de son vrai nom est un maroquinier talentueux. Ce sexagénaire fabrique des chaussures mais aussi des objets d'art qu'ils signent Fara. Dès son jeune âge, Mba prit conscience de ce qu'il voulait faire de sa vie. « Après le moyen secondaire, j'ai viré dans le monde professionnel. Je suis allé au lycée technique de Saint-Louis pour suivre une formation en menuiserie-ébénisterie. Mais vu que le cuir m'avait séduit, quelques années après ma formation, je me suis consacré à la cordonnerie. J'ai toujours aimé fabriquer des chaussures. J'ai été attiré par la mode ; la production locale et l'artisanat », a-t-il renseigné.

Une passion qui l'a poussé à concrétiser son rêve de mettre en place son business. « J'ai cru depuis mon jeune âge que c'était possible de réaliser une partie de mes rêves », dit-il. Aujourd'hui, il estime que si les activités prospèrent, c'est parce qu'une grande partie des acteurs ont su s'y consacrer entièrement. Mais cela ne suffit pas. Il faut bien que ce qu'ils produisent soient achetés. Les produits doivent trouver l'adhésion du public. Raison pour laquelle, Pape Demba pense à sa clientèle au moment de la confection. « Pour la production de mes œuvres, j'allie le ressenti du client à mon expérience. Je leur fais parfois des propositions pour mieux les aider dans leurs choix », a confié Mba.

Même si tout n'est pas rose dans ce métier, le maroquinier assure qu'il y trouve son compte. Toutefois, il est convaincu que les choses iraient mieux s'il exerçait dans un pays développé. Il estime que les artisans sénégalais parviennent à réaliser des choses extraordinaires sur le tard. « Avec le peu de moyens, de machines, d'outillages et l'expérience on parvient à expérimenter de nouveaux produits. J'invite les autorités à prendre cela en compte », dit-il.

Aïssatou FAYE

Notre Réseau / Our Network



HOUNNOUVI CHRISTIAN COFFI ALIAS KÈNÙ

Ancré dans ses racines, Attaché à sa culture

Il est autant à l'aise avec les rythmes béninois qu'avec le reggae et s'inspire aussi du jazz. Lui c'est KÈNÙ (Kènu), un artiste béninois qui, malgré sa carrière d'enseignant à l'université d'Abomey-Calavi et à celle de Nantes, arrive à offrir au public béninois et africain des sonorités qui reflètent son itinéraire et ses nombreuses aventures à la recherche d'inspiration. Ce panafricaniste souhaite faire partie de ceux qui vont changer le regard que les autres ont du continent africain et apporter sa participation à la décolonisation des esprits grâce à son art.

Hounnouvi Christian Coffi alias KÈNÙ (en langue fon) est un artiste musicien béninois né en Côte d'Ivoire et qui vit entre la France et le Bénin. S'il est difficile pour beaucoup d'artistes d'être à la fois auteur, compositeur ou même interprète, Kènu lui coche toutes ces cases et veut «impacter» le monde à travers sa musique. Il veut faire prendre conscience aux jeunes Africains que la culture et l'histoire africaines doivent être désormais façonnées, portées et racontées par eux-mêmes. Hounnouvi Christian est tombé amoureux de la musique depuis ses 10 ans. C'est à cet âge qu'il intègre une chorale congolaise, quelques années plus tard il se familiarise avec différents rythmes ivoiriens au sein des groupes d'ambiance facile encore appelés Woyo en Côte d'Ivoire. Il quitte la Côte d'Ivoire à ses 18 ans pour vivre de nouvelles aventures ailleurs.

<<IL EST DIFFICILE D'AVANCER DANS LA MUSIQUE LORSQU'ON S'ENTOURE UNIQUEMENT D'AMIS>>

En 2007, il crée le groupe 'St8 of mind» (état d'esprit) avec des amis de la fac, mais le dissout en 2010 à cause d'une musique trop centrée sur le reggae et des difficultés à se fédérer autour d'une vision et d'objectifs communs. «Entre amis, il n'est pas toujours facile de se faire des reproches et d'avancer», disait-il. Il prit alors quatre années pour repenser sa musique et élargir son univers musical. Sa rencontre en 2011 avec Majnun, un fou errant qui affirmait que dans l'art «les seules barrières qui existent sont celles qu'on se crée nous-

mêmes», va aussi profondément bouleverser sa perception des choses.

Tout n'a pas été rose dans la vie et dans la carrière de Kènu. Au sein de sa famille, il a été victime des préjugés à cause de ses dreadlocks. Même si une partie de son public béninois a accepté son look qu'il associe à une «Philosophie» il n'est pas rare qu'on le considère, aujourd'hui encore, comme un chômeur dont l'un des hobbies est la consommation de substances illicites. Malheureusement, en Afrique et principalement au Bénin, les personnes en dreadlocks sont encore cataloguées et traitées de paria pour la plupart. Kènu a surmonté ces critiques pour les transformer en une énergie créatrice : «le plus important est de ne pas perdre de vue ses objectifs et de se souvenir des raisons pour lesquelles nous faisons nos choix».

Malgré ces difficultés, en 2014 il revient avec le groupe Xhèviosso et une nouvelle vision inspirée de ses voyages au Brésil, en Espagne, aux Etats-Unis et au Sénégal notamment. Une des particularités de son nouveau groupe est que ses membres se trouvent aux quatre coins du monde. Selon l'artiste, c'est une des exigences de la musique actuelle. Ainsi, lorsque le groupe doit se produire en France, par exemple, il est plus simple de réunir une équipe avec des artistes déjà présents sur le territoire. Le nom de cette nouvelle formation est inspiré du Dieu de la foudre dans la mythologie béninoise. Comme on peut l'imaginer, il ne l'a pas choisi au hasard. Il veut être de ceux qui participeront à donner une image positive de l'Afrique. «La foudre détruit, mais les cendres qu'elle laisse derrière elle fertilisent la terre et font renaître la vie».



En tant qu'enseignant, il espère aussi amener les plus jeunes à prendre conscience de l'importance et de la richesse de la culture béninoise. Dans cette optique, la plupart de ses titres sont principalement composés dans des langues du pays. C'est d'ailleurs cet amour de la culture qu'il essaie de transmettre dans son titre Jalavodo qui signifie en langue Fon «Noue bien ton pagne, porte-le avec noblesse». Il y exhorte la jeune génération à se reconnecter à ses origines, à son histoire et à veiller à sa préservation et à son enrichissement. C'est seulement de cette façon qu'elle pourra apporter une identité authentique à la mosaïque culturelle mondiale. Jalavodo est une exhortation tirée des manifestations traditionnelles Vodun.

Kènu n'est pas seulement un artiste : il est aussi un enseignant-chercheur en espagnol. Un métier qu'il exerce principalement entre les Universités de Nantes et d'Abomey-Calavi à Cotonou. Il arrive, malgré son emploi du temps très chargé, à répondre à toutes ses obligations. Pour lui «tout est question d'organisation. Il faut savoir faire une bonne planification et donner le meilleur de soi à chaque moment (...). J'enseigne depuis 15 ans et, même si cela n'a pas toujours été facile, j'ai toujours eu à cœur de respecter mes différents engagements».

En septembre prochain, il compte sortir un album qui sera disponible sur la plupart des plateformes digitales. Et dès le mois de novembre 2022, il entamera une tournée en Afrique, qui devrait se poursuivre en Europe au courant de l'an 2023 afin de faire découvrir son univers si singulier à tous ceux qui veulent l'entendre.

L'artiste béninois est peiné que ses titres ne passent pas beaucoup sur des chaînes de radios ou de télévisions locales, contrairement aux musiques populaires moins axées sur la mise en valeur de la diversité culturelle locale. Mais qui sait, peut-être que dans un futur proche les choses seront différentes...

Ses titres et clips sont disponibles sur sa chaîne YouTube Kènu et le Xhèviosso. Il est sur les réseaux sociaux sous le nom de Kènu Xhèviosso.

Claude Gléle

EUGÈNE GUMIRA Pour le renouveau du car rapide !

Sportif et basketteur, avant de se reconverter dans le domaine des arts visuels, Eugène Gumira est un artiste d'origine Rwandaise qui vit actuellement au Canada. Il fait partie de la sélection officielle de la 14ème édition de la Biennale Internationale des Arts : « Le DAKART »

De l'art même en périodes troubles

Ses parents originaires du Gisaka, actuelle province à l'est du Rwanda, échappent de justesse aux massacres de 1959 dans ce pays. Ils s'exilent au Burundi voisin, et donnent naissance à Eugène, aux lendemains des indépendances africaines. Gumira grandit dans la capitale Bujumbura à Ngagara, un quartier occupé en majorité par des réfugiés rwandais et congolais de l'ex Zaïre. Son intérêt pour les arts commence dès l'enfance sans pouvoir toutefois s'exprimer de façon nette dans cette période pendant laquelle la lutte pour la survie prend le dessus sur tout le reste.

Dès l'adolescence, en plus de ses études et autres activités sportives, il pratique l'art plastique et développe petit à petit ses talents. L'art est un médium qui lui permet d'exprimer et de digérer les grandes souffrances qui ont émaillées sa vie et de retrouver la paix du cœur et la joie de vivre. En 2004 et 2005, après des ateliers avec des artistes plasticiens africains réputés, comme Viyé Diba, Bruce Clarke et Charles Clifford, il décide de s'orienter dans le domaine des arts visuels et des métiers d'arts, sa véritable passion.

Gumira vit actuellement à Montréal et travaille dans son studio GUÏZA ART STUDIO, où il poursuit son parcours artistique. Il expose ses œuvres au Canada, aux États-Unis d'Amérique, en Afrique, au Brésil et au Pérou. En mai 2018, son travail est exposé à la 13ème édition de la biennale de l'art africain contemporain de Dakar (Sénégal) puis de janvier à avril 2019 au Musée Afro Brésilero de Salvador de Bahia (Brésil), avant de revenir à Dakar pour la 14e biennale. Cette année, il a proposé un chef-d'œuvre : une représentation moderne du car rapide sénégalais dans toutes ses dimensions.

Le car rapide plus qu'un moyen de transport

Dans les années 1990, l'artiste découvre et tombe amoureux du car rapide sénégalais. Un séjour en tant qu'étudiant au Sénégal lui a, en effet, permis de découvrir le car rapide, fasciné par son design, ses couleurs, et tout ce monde qui l'emprunte. Dans sa conception, le car rapide avait pour mission initiale de transporter des marchandises en Occident. Le génie sénégalais en a décidé autrement.



ment dans son exploitation. Après modification, le car rapide est devenu un moyen de transport en commun très prisé par les Sénégalais depuis plusieurs années. Enigmatique pour certains qui ne parviennent toujours pas à comprendre son authenticité, Eugène, lui, trouve que le car rapide sénégalais est une œuvre d'art monumentale.

Une installation monumentale

Avec des couleurs vives, dans une ville très dense, ce véhicule à la limite extravagante est pourtant devenu un symbole de la capitale sénégalaise au point de faire partie de l'exposition permanente du Musée de l'Homme de Paris. C'est dans une atmosphère unique que le car rapide fait ses allers et retours à la recherche de profit. En plus des chauffeurs et apprentis, il y a les rabatteurs ou « coxeurs » éparpillés à travers les artères de Dakar pour apostropher les clients et les faire monter dans le car.

Dak'Art Rapide, Train de Vie est le titre que Gumira a choisi pour appeler à la modernisation du car rapide sénégalais. L'artiste n'arrive pas à imaginer sa disparition contrairement à certaines autorités sénégalaises qui, à travers des textes, proposent le remplacement de ce moyen de transport. Eugène Gumira dans son optique et à travers sa représentation propose une modernisation du car rapide qui est en réalité la société sénégalaise en miniature. Une société sénégalaise avec ses valeurs, ses tares, ses réalités et ses marques originales. Pour lui il serait dommage d'éliminer un business qui profite à plusieurs personnes notamment les laveurs, les tôliers, les mécaniciens, les vendeurs entre autres. Mais aussi un monument dont les couleurs renvoient directement au pays de la Téranga. Le car rapide est pour l'artiste un pilier fondamental dans le système de transport des populations dakaroises.

Fasciné par le caractère pratique et économique de ce moyen de transport, Eugene nous propose un reflet actualisé du car rapide. Un brassage culturel quotidien dans une atmosphère détendue où chaque pan de la société trouve sa place, surtout les classes populaires. Selon Eugene Gumira, les décors, la galerie photos dans les cars sont de riches représentations de la société sénégalaise.

Avec FACET
Sublimer le diamant qui est en vous



Promo-Import est distributeur de FACET

04, Avenue Cheikh Anta DIOP, Dakar-Sénégal

+221 78 305 06 93

www.promo-import.com

Promo Import

promo_importofficiel



**Les conférences « LENGE » (lingué),
des rencontres de partage de savoir et de savoir-faire.
Prochain rendez- vous en Octobre 2022.**

Pour en savoir plus contactez-nous au 77 606 77 63